

**Grand Prix de la Fondation pour l'école**  
**Concours national de langue et de culture françaises**  
**2011**

Vous découvrirez ci-dessous les six meilleures rédactions de CM2 et les six meilleures rédactions de 4<sup>e</sup>. Certaines ont obtenu les « coups de cœur » du Grand Jury.

Avec le jeu des coefficients, les meilleures rédactions ne sont pas toujours celles des premiers. Des accessits ont récompensé les meilleurs devoirs de grammaire et de culture générale.

*NB du secrétariat du concours : les quelques erreurs d'orthographe et de syntaxe ont été corrigées à la saisie ; elles ne mettaient pas en péril la bonne lecture du texte.*

**Rédaction des élèves de CM2**

**III - Rédaction (notée sur 20, coefficient 5) – Durée : une heure**

Vous vivez au 15<sup>e</sup> siècle et vous avez été embauché en tant que mousse à bord d'une caravelle qui a pris la mer pour un long voyage. C'est un rude changement de vie. À bord du bateau, un membre d'équipage vous intrigue. Racontez, à un temps passé, la vie à bord et l'épisode qui vous a permis de découvrir qui se cache derrière ce personnage.

**Lou Allan, école Saint-François d'Eylau – 1<sup>er</sup> au classement général**

« Au revoir. » Voici la dernière phrase qui résonna dans ma tête. Après une attaque de mots doux et de mises en garde contre les mauvaises fréquentations, lancée par ma famille. L'équipage venait enfin de prendre place à bord de la caravelle. La *Santa Mouerta* commença à s'éloigner du port de Barcelone, cette ville splendide, dardée en permanence par les rayons du soleil, astre lumineux du jour. Le bruit des mouettes, qui voltigeaient au-dessus de nos têtes, semblait nous dire : « Au revoir et bonne chance. » Au fait, je m'appelle Lou, Lou Mouertos. J'ai 11 ans et ne rêve que d'aventures. Et m'y voici, je réalisais enfin mon rêve. Notre mission : explorer les eaux et les territoires du Nouveau Monde. Nous devons suivre à la lettre les cartes et autres indications laissées par Christophe Colomb, décédé il y a plus d'un an. Dès les premiers jours, ma personne se mêla à l'équipage et participa aux tâches et aux corvées quotidiennes. La vie n'était pas de tout repos et je commençais à me sentir prisonnier, sans liberté ni volonté. De plus, les mousses et les autres membres de l'équipage n'étaient ni d'une compagnie agréable ni d'un grand soutien. Aucune entraide n'existait dans ce voyage, chacun se devait d'adopter la devise : « Chacun pour soi. » Au bout du douzième lever de soleil, un personnage étrange et inconnu m'apparut pour la première fois. Grand, robuste, larges d'épaules, légèrement courbé... Il semblait vieux et grincheux. En m'approchant, ma petite personne réussit à distinguer le visage de l'inconnu. Il était ridé, des yeux vert émeraude, une bouche aux lèvres saillantes et garnie de dents abimées ou en or. Des cheveux noirs, longs et ébouriffés. Cet individu était coiffé d'un tricorne rouge sang. Ses vêtements étaient composés d'une veste verte aux taches noires et d'un pantalon bleu déchiré en lambeaux. Je m'attendais à voir des chaussures et... Non ! Il était pieds nus ! Et pour finir, une jambe de bois faite en chêne. Après cette longue observation, le petit être que je suis recula et comprit qu'une nouvelle journée de travail arrivait en même temps que le soleil. Aujourd'hui, une surprise inattendue fut annoncée : « Aujourd'hui, une

heure de repos. » L'équipage tout entier en fut ravi. Une atmosphère de calme s'installa. J'en profitai pour écrire dans mon journal :

« Sur une caravelle, la vie n'est pas des plus faciles, malgré notre jeune âge, nous participions aux tâches les plus dures : raccommodage des voiles, la couture, le nettoyage du pont ainsi que le reste du navire, préparation des repas, la vaisselle... De plus, la chaleur nous accablait, rendant notre travail harassant. Nous étions ceux qui avions le « grade » le plus bas et étions isolés des autres par cette indifférence. Le traitement était moindre ; pas de quoi se laver, peu de nourriture, un salaire peu élevé. Nous dormions dans des hamacs situés sous le pont. En aucun cas, ou presque, en dehors de la nuit, un mousse ne pouvait s'accorder une minute de repos. »

Soudain, un membre de l'équipage vint me chercher ainsi que les autres mousques. Nous fûmes convoqués sur le pont supérieur. Le capitaine Boloneress attendait, l'air mécontent, puis, enfin, il s'exclama : « Mes objets personnels, mes cartes ainsi que mes objets de valeur ont disparu, cria-t-il avec fureur. Qui est le coupable ? »

Évidemment, personne ne répondit. Le capitaine répéta trois fois la question et finit par dire, sur un ton calme : « D'accord, je vous laisse deux jours pour que le coupable se dénonce, sinon une sentence de 100 coups de fouet se déroulera ici même ! »

Mon être était comme paralysé, inerte et sans vie. Mais soudain, l'espoir me revint. Je décidai de mener une enquête. Heure après heure, j'interrogeai à tour de rôle chacun des membres de l'équipage. Mais ce fut sans succès ; quelle déception ! Mais quand je repensais au vieux et étrange monsieur qui maltraitait les mousques, mon esprit eut l'idée de l'espionner. Quand la nuit tomba, on aperçut un mousse qui sautait de son hamac et se dirigeait par hasard vers la cale. C'était moi ! Et là, au fin fond du navire se trouvait... le personnage qui hantait mes journées. Il brisa les poutres de la caravelle et but le vin et le rhum ! Puis il se mit à étudier des cartes, celles du capitaine, le voleur était cet homme ! Pris par la colère, je bondis sur lui et donnai l'alerte. Le bandit était accompagné par une horde de forbans et de flibustiers. Le capitaine, lui, était accompagné par le reste de l'équipage. C'était la mutinerie et maintenant la bataille ! Pistolets, épées, sabres, grappins, fusils, haches... étaient de la partie. La bataille fit rage ; le vent hurlait et les vagues déferlaient. Que ce soit dans les mâts, les haubans, sur le pont ou dans les cordages, les bruits de fer et d'armes à feu résonnaient...

... et le nombre de morts étalés sur le sol ne cessait d'augmenter. Puis tout devint plus calme quand le chef de la mutinerie fit une chute de plusieurs mètres ; il était tombé d'un hauban. On le démasqua et reconnut un des frères Pinson. Sûrement aveuglé par les richesses du Nouveau Monde. Le bateau finit par couler victime des coups de hache d'un traître et de la tempête. Finalement, nous restâmes sur ce continent 20 ans avant de rentrer à Barcelone, notre mission accomplie et mon rêve réalisé.

## **César Maurey, école Saint-François d'Eylau – 2<sup>e</sup> au classement général**

Nous embarquons le 19 janvier à bord du *Pacifique*. Cette caravelle à quatre voiles fut créée pour les longs voyages en mer et n'a jamais chaviré. Elle est de teinte marron, avec une coque en bois aussi solide et dure que l'acier. Tout commença au port de L'Estape. Moi, embauché comme mousse depuis deux jours, je me sentis tout petit par rapport à cette immense Océan Pacifique. La mer roulait, créant de l'écume blanche, les mouettes jacassaient de tous côtés. Ce fut la dernière fois que je touchai la terre ferme pendant deux ans.

En effet, le *Pacifique* ne tarda pas à larguer les amarres. En montant sur le bateau, un personnage m'intrigua. Il me rappelait quelqu'un. Il avait une barbe rousse et le crâne rasé, une tête effroyable et inquiétante, les dents écartées et jaunies par l'âge, une ceinture en cuir sec, un bandana replié sur sa tête. Des rides recouvraient son vieux visage, son nez était légèrement aplati, un air sérieux, le regard glacé et cruel à la fois, un médaillon en or massif et les vêtements déchirés intégralement. Qui était-ce ? ... Mon intuition était sans doute fautive.

« Levez l'ancre ! criaient les matelots. Levez l'ancre ! » C'était le moment. Mon cœur battait la chamade à l'idée de cette nouvelle aventure. Ça y était ! Nous quitions la berge !

« Hissez la grande voile » », répétaient-ils.

La proue du *Pacifiqua* affleurerait déjà les fines vagues de l'Océan et, à chaque reprise, nous étions bercés par la douce mélodie mélancolique de la mer. Mais en tant que mousse, il fallait que je nettoie le bateau. Je commençais par le balayage. Frot... Frot... Frot... Frot... Après avoir balayé, il fallait que je lave les vitres. Zip... Zip... Ouf ! C'était fatigant ! La personne intrigante m'étonnait de plus en plus chaque jour. Si je voulais savoir si je la connaissais, il fallait que j'entende sa voix. Mais il ne parlait jamais et passait son temps à boire. Il fallait à tout prix que j'arrache ce mystère. Tout se passait bien sur le pont, jusqu'au jour où j'entendis quelqu'un crier le mot « pirate ». J'espérais avoir mal entendu mais j'entendis à nouveau : « des pirates ! »

« Tout le monde sur le pont ! criait le capitaine. Des pirates nous attaquent ! Leur chef est Batrosco Natran ! » Des pirates... Batrosco Natran... C'est ça, murmurais-je tout bas. L'inconnu sur le bateau est Batrosco Natran ! Il attaque ses ennemis en montant dans leurs bateaux et attend que son équipe, la « tribu de la mort » les surprenne ! Il fallait que je prévienne le capitaine ! Vite ! Je le voyais, regardant le bateau au loin.

« Capitaine, capitaine, j'ai quelque chose à vous dire au sujet de Batrosco Natran ! Il est dans le bateau !

- Comment ? Que dis-tu ? Sur le bateau ?
- Oui, venez voir ! »

Ils le retrouvèrent rapidement. Il avait brandi un sabre. La guerre était sanglante. Le capitaine contre le chef pirate. Je ne savais que faire ! Il fallait que je trouve une arme au plus vite ! Au sous-sol ! Un couteau... un poignard... une hache ! Voilà ce qu'il me faut ! J'étais derrière le chef pirate. Si je le ratais, tout était perdu ! Courage ! Je donnai un coup énergique. Batrosco Natran fut mis à terre, tout ensanglanté. Nous avons réussi ! La tribu de la mort se retira aussitôt. Nous vîmes une île à bâbord. Il fallait accoster car beaucoup de personnes étaient en mauvais état. Il fallait les soigner au plus vite. Nous accostions. Le chef de l'équipage me proposa de devenir le capitaine. Bien évidemment, j'acceptai.

« Vous êtes à présent le capitaine du *Pacifiqua* ! »

Quelque temps après, nous rentrâmes en Europe. Je repartis bientôt en voyage. Mais qui aurait pu penser que, plus grand, je découvrirais l'Amérique...

## Agathe Allué, école Saint-François d'Eylau – 3<sup>e</sup> au classement général

Criiiiiik ! Criiiiiik !

Le cri des mouettes nous réveilla et nous vîmes le capitaine qui regardait au loin la mer, immense sous son manteau de brume.

Moi, Agathe, engagée comme mousse à bord du bateau *Saint-François*, avec le reste de l'équipage avançons calmement sur une mer d'huile. Aucune ride ne venait abîmer la surface de l'eau. Le soleil se montrait vaniteux aujourd'hui, la chaleur étouffante, et les nuages, absents. Le capitaine Gaspard était riche, orgueilleux, suffisant et autoritaire. Comme tous les autres hommes de l'équipage, d'ailleurs.

Enfin, vous imaginez le genre d'homme snob et vaniteux qui veut marquer l'histoire, car il était parti sur les traces de Christophe Colomb. Aussi, il ne souriait jamais !

Enfin, bref, après une longue journée, restés là à guetter de nouvelles côtes, nous allions tous dormir. Seule moi, restai là, l'œil ouvert, l'oreille aux aguets, j'écoutais. J'entendais le clapotis des vagues sur la coque, le léger grincement des mâts et la respiration régulière des marins endormis. Tout était calme... J'aimais regarder cette mer lisse, et la voûte stellaire où brillaient quantité d'étoiles. Soudain, j'entendis un bruit de pas à la poupe, je me retournai et vis un homme mystérieux à l'allure nonchalante. Ses yeux étaient sombres et grands.

Son regard était si profond qu'il vous transperçait dès qu'il vous regardait. Je ne l'avais jamais vu à bord du bateau... étrange... J'allai donc dormir.

Depuis ce moment-là, je restais chaque jour à la proue et le regardais manœuvrer son gouvernail. Le plus étrange, c'est qu'au petit matin (après un bout de temps, j'allais quand même me coucher, donc je ne savais pas ce qu'il faisait pendant ce temps), le bateau avait changé de direction. J'étais sûre que c'était l'homme mystérieux. Mais qui était-ce ? Et puis, pourquoi changeait-il le bateau de direction ? Que voulait-il nous faire comprendre ?

Je décidai de mener mon enquête mais d'abord, il fallait questionner le capitaine Gaspard. J'allai donc le voir, entrai dans sa cabine et lui dis alors :

« Bonjour capitaine, navrée de vous déranger, mais j'aimerais vous poser une question.

- Je n'aime point les questions, mademoiselle, mais posez-la quand même », grogna-t-il.

Je pris mon souffle et demandai :

« Y a-t-il une personne qui se met au gouvernail, la nuit ?

- Naturellement que non ! Je le saurais, sinon, je ne suis pas bête. »

Désespérée, je savais décidément que le capitaine Gaspard ne pourrait pas m'aider dans mon enquête. De surcroît, je confirmai sa vanité. Je questionnai tous les membres de l'équipage, mais aucune satisfaction, et trop snobs et vaniteux aussi !

Un beau soir, comme d'habitude, je n'arrivais pas à m'endormir et montai donc à la proue du bateau, mais ne vis pas l'homme mystérieux... étrange...

Je me posais des tas de questions, et ne vis pas que les nuages éteignaient peu à peu les étoiles. La mer, jusqu'alors ridée de quelques vaguelettes qui s'effondraient sur la proue, fit alors entendre sa colère ; le vent hurlait, de gigantesques vagues surgissaient de partout ! Le bateau n'était plus qu'une coque de noix ballottée par de géantes vagues. Tous les mousses s'étaient levés, même le capitaine ! Mais point d'homme mystérieux sur le bateau. Soudain, un sinistre grincement des mâts se fit entendre, ils tombèrent dans la mer, ne laissant sur leur passage qu'une voile déchirée en lambeaux. La panique s'empara de l'équipage ! Finalement, le bateau se brisa et moi, sur l'un de ces débris, avec le capitaine et le reste de l'équipage, m'étais endormie.

Le gros débris flottait sur l'eau, au gré de la mer, au gré de sa destination, au gré du hasard, éloigné du reste du monde... et pourtant...

A mon réveil, plusieurs paires d'yeux nous entouraient et je crus voir, parmi ceux-ci, l'homme mystérieux ! Mais à ce moment, son regard était tout illuminé ! J'avais compris : cet homme voulait qu'on aille en direction de cette île, il voulait être notre ami ! Cet homme mystérieux et maintenant merveilleux ! Il appartenait à cette tribu... Soudain, celui qui semblait être le chef nous fit signe de le suivre. Tout l'équipage se plaignait de leur tenue, juste un peu malpropre.

Après une semaine passée là-bas, nous avons découvert la simplicité et l'humilité de ce peuple. Un jour, la canne du chef de la tribu se brisa et il tomba par terre, alors, toute la tribu vint le secourir et on lui en fabriqua une nouvelle. Le peuple était d'une sagesse et d'un [sens du] partage inouïs ! Ils étaient tous libres et égaux.

C'est alors que je vins demander à l'homme merveilleux, qui parlait français, quel était le secret de sa tribu et il me répondit : « L'Amour, le vrai. » Je compris tout de suite. Avec l'équipage et le capitaine, je décidai que nous ne retournerions pas en France car nous avons rencontré l'humilité et la sagesse, et découvert leur importance et leur magie dans la vie...

« Qui vit content de rien, possède toutes choses », Boileau.

**Jeanne Fayol, école des Tilleuls, – 6<sup>e</sup> au classement général  
avec un coup de cœur du Jury**

Nous étions en l'année 1492, le célèbre Christophe Colomb partait découvrir des terres inconnues et moi, Jeanne de Courçon, j'avais l'honneur de faire partie de son équipage.

Enfin je partais ! Debout sur le pont, la tête haute, je gonflais ma poitrine d'air frais et salé du large. Le temps était paradisiaque. Longuement, je restais dans cette position qui était un remède parfait après le passage au port qui grouillait de monde. J'entendis une voix derrière moi :

« Eh ! L' nouveau ! On t'a pas engagé pour bayer aux corneilles ! Va plutôt t'installer dans le dortoir ! »  
Dortoir ?! Vieille cave, oui ! Les hamacs troués et moisis empestaient, pas même une lucarne pour éclairer ce taudis et les piailllements des rats me faisaient frissonner ! Mon voyage s'annonçait rude !

« Eh oui ! C'est pas du nouveau mais faudra s'en contenter », me dit un ancien. De toutes manières, je ne dormis pas de la nuit, trop pressée de découvrir ma nouvelle vie. Les journées passèrent lentement et monotones : laver le pont, éplucher les carottes, recoudre les voiles... C'était ennuyeux à en mourir et je dus bien me trouver une occupation, découvrir quelqu'un... Je n'eus même pas à le chercher. François Palut, un jeune officier, paraissait la cible idéale d'[une] intrigue. Il était assez grand, les cheveux blonds tirant sur le roux, les yeux verts, le nez en trompette et un air distrait. Il me paraissait louche car il avait toujours un air mal à l'aise, gêné, et j'étais certaine que ce drôle de personnage cachait quelque chose. Une fois, durant la nuit, je ne sais si j'ai rêvé mais j'ai cru voir une ombre qui lui ressemblait se glisser vers la porte et sortir du dortoir. La nuit suivante, il n'en fut rien. Mes journées filèrent, toujours monotones, mais ma déception était moins grande car j'avais déjà un indice sur les trafics de François : il sortait seulement le jeudi soir à 3 h du matin. Était-ce un malfaiteur à la recherche de quelques messages cachés dans la cabine du capitaine ? Je m'inventais des histoires sans queue ni tête, n'ayant pas trouvé d'autres indices. Une fois, je le suivis et découvris le bateau de nuit, c'était un autre monde, je ne m'y repérais plus. Il paraissait très à l'aise dans le noir. Il ouvrit une porte d'où venait de la lumière. Je préfèrai rester dehors afin de rester inaperçue. Il partit et vite avant qu'il ne ferme la porte, je rentrai. Haaaaaa ! Là, devant mes yeux : des fioles de poison, des poudres, des fusils, des canons, des sabres : François Palut était trafiquant d'armes et de poison ! La belle affaire ! Et sans complice. Le lendemain, je courus voir le capitaine qui au début me prit pour une folle mais quand il vit tout ce qui était en possession de François et le danger qui menaçait le bateau, il le fit arrêter et, en grande pompe, on me nomma officier. Du souffre-douleur, j'étais passé au héros.

**Octavie Lépine, Institution Sainte-Catherine de Sienne,  
10<sup>e</sup> au classement général, avec un coup de cœur du Jury**

J'avais été embauché sur une caravelle appelée *La Boussole*. Je me sentais pourtant moins fort et robuste qu'on ne le pensait.

Quand je mis pour la première fois le pied sur *La Boussole*, j'avais rassemblé tout mon courage pour pouvoir affronter tous les vents et les balancements réguliers du bateau sur les vagues et toute ma force pour pouvoir grimper sur la hune et imiter le gabier. Nous avons dormi sur le pont tant la chaleur était forte et les rats nombreux au fond de la cale. J'appris à accrocher mon hamac et à le défaire. Le lendemain, je fus réveillé par un marin au bonnet rouge me disant : « Eh, faut s'éveiller, on va larguer les amarres. » Il était cinq heures du matin lorsque j'entendis un coup de canon saluer notre départ et nous aperçûmes de minuscules mouchoirs blancs s'agiter au loin. Je quittais ma terre, mon pays natal, pour un rude et long voyage. Au bout de quelques jours, je pris l'habitude de me réveiller tôt et de m'accrocher au bastingage quand les vents se levaient. Nous avons chassé les rats de leurs trous et mis les provisions dans la cambuse. Sur la dunette, les officiers criaient

les ordres du capitaine qui regardait à travers sa lunette. Mais il y en avait toujours un qui traînait les pieds, enfonçait son bonnet sur les yeux et grognait pour toute réponse. Pour moi, ce marin m'était assez intrigant, aussi je voulus savoir qui il était. Mais ce ne fut pas tout ; il fallut tuer la vache ; il n'y avait presque plus de provisions ; et le gabier était tombé de la première hune ! La tempête commença à souffler et plusieurs mousses furent pris de malaises. Un soir, alors que je dormais, j'entendis crier des ordres sur le pont ; je grimpais à l'échelle pour savoir qui m'avait réveillé. Les ordres redoublèrent et j'aperçus le matelot grognon en train de ranger les voiles et courir sur le pont. Je lui donnai un coup de main. Le capitaine, réveillé en sursaut, accourut et demanda ce qui s'était passé. Le matelot lui répondit : « Le bateau allait chavirer. Heureusement, ce p'tit mousse a entendu mes appels. » Ainsi, je sus que ce personnage n'était point méchant mais au contraire, il nous avait sauvés.

**Hermine Malaquin, école des Tilleuls, – 11<sup>e</sup> au classement général  
avec un coup de cœur du Jury**

Cela faisait à peine une semaine que je venais d'embarquer à bord d'une des caravelles de Magellan, *L'Etoile Mystérieuse*. La vie était rude mais j'y avais découvert un nouvel ami, Augustin du Pâtis. A propos, j'ai oublié de me présenter : mes parents m'ont appelée Victoire d'Archeville. Je m'étais déguisée en mousse, pour remplacer mon frère, Charles d'Archeville. A bord, j'avais rencontré un capitaine, fort gentil, et un sous-capitaine qui nous intriguait beaucoup, Augustin et moi. Nous avons mené l'enquête. Je trouvais le sous-capitaine Bletarz bizarre. Il ne souriait jamais, il parlait à peine et avait toujours une dent contre quelqu'un, qui changeait tous les jours. J'en fis part à Augustin. Notre dure journée terminée, nous nous retrouvions pour manger le peu [auquel] nous avions droit et aller parler tranquillement dans notre cabine où il n'y avait généralement personne. Après de longues cogitations qui nous avaient coûté plusieurs nuits sans sommeil, nous nous décidâmes à aller farfouiller la cabine de notre suspect. Donc, nous partîmes une nuit de notre hamac tout crasseux, pendant que les autres jouaient aux cartes, ivres morts. Nous nous glissâmes dans sa cabine, à pas de loup. Finalement, nous ne trouvâmes pas d'indices, jusqu'à ce que je m'appuie sur le mur, épuisée et soudain, une planche s'enleva : nous découvrîmes un passage secret où... il y avait des formules d'empoisonnement avec inscrit sur les boîtes : « poison pour Magellan, poison pour... » Nous comprîmes qu'il était dangereux et qu'il fallait vite prévenir le capitaine. Mais où était sa cabine ? Heureusement, Augustin l'avait trouvée grâce à la petite lumière. Le capitaine eut du mal à nous croire mais il nous avait suivis quand même pour voir si cela était vrai. Ouf ! Deux jours plus tard, le sous-capitaine était arrêté et Augustin et moi étions devenus matelots. Quelle chance !

Finalement, je ne suis pas mécontente d'avoir remplacé mon frère pour cette expédition ! Mais maintenant, cap sur les pays pleins de richesses et d'épices avec Magellan !

## Rédaction des élèves de 4<sup>e</sup>

*Texte donné aux élèves pour les questions de grammaire.*

Il y avait à Montmartre, au troisième étage du 75 bis de la rue d'Orchampt, un excellent homme nommé Dutilleul qui possédait le don singulier de passer à travers les murs sans en être incommodé. Il portait un binocle, une petite barbiche noire, et il était employé de troisième classe au ministère de l'Enregistrement. En hiver, il se rendait à son bureau par l'autobus, et, à la belle saison, il faisait le trajet à pied, sous son chapeau melon.

Dutilleul venait d'entrer dans sa quarante-troisième année lorsqu'il eut la révélation de son pouvoir. Un soir, une courte panne d'électricité l'ayant surpris dans le vestibule de son petit appartement de célibataire, il tâtonna un moment dans les ténèbres et, le courant revenu, se trouva sur le palier du troisième étage. Comme sa porte d'entrée était fermée à clé de l'intérieur, l'incident lui donna à réfléchir et, malgré les remontrances de sa raison, il se décida à rentrer chez lui comme il en était sorti, en passant à travers la muraille.

Marcel Aymé, *Le Passe-muraille*, 1943.

### III - Rédaction (notée sur 20, coefficient 5)

Imaginez une aventure de Dutilleul qui puisse constituer la suite du texte de Marcel Aymé. Vous pourrez, si vous le souhaitez, transposer votre récit à notre époque.

*NB du secrétariat du concours : les quelques erreurs d'orthographe ont été corrigées à la saisie ; elles ne mettaient pas en péril la bonne lecture du texte. Nous n'avons pas touché à la syntaxe.*

### Claire Cazaumayou, Institution Saint-Joseph de Draguignan, 1<sup>ère</sup> au classement général

Fort étonné de sa découverte, Dutilleul décida de n'en parler à personne. Le lendemain, il alla à son bureau à pied, car il faisait beau, et oublia complètement toute cette histoire, car il pensait avoir rêvé. Mais un incident vint, dans la soirée, lui rappeler cette extraordinaire capacité.

Il revenait chez lui, flânant un peu le long des rues, heureux de se retrouver dehors après toute une journée de travail quand, soudain, il vit surgir au bout de la rue un gros dogue qui aboyait avec force et tirait sa laisse, traînant derrière lui son malheureux propriétaire. Craintif, Monsieur Dutilleul commença à se ranger pour les laisser passer, mais, tout à coup, le chien rompit sa laisse et, bien que de nombreuses personnes se précipitassent pour le rattraper, s'élança sur l'infortuné. D'instinct, il se recula, et se sentit soudain enfoncé dans la muraille. Puis il la vit se refermer sur lui.

Un peu gêné, il examina la pièce où il se trouvait. C'était une grande bibliothèque, dont les murs étaient couverts d'étagères chargées de livres poussiéreux. Au centre, quelques fauteuils se groupaient autour d'une table ronde. Craignant de paraître indiscret, il voulut ressortir, mais il entendait encore les cris rauques de l'énorme bête.

Il résolut d'attendre donc un certain temps avant d'affronter à nouveau les dangers de la rue. Il s'installa confortablement, et se mit à penser aux aventures bizarres qui lui arrivaient. Il chercha tant comment cela pouvait s'expliquer qu'il finit par s'endormir.

Il fut réveillé en sursaut par des bruits de voix et le claquement d'une porte. Il entendit une clé tourner dans la serrure et eut juste le temps de se lever et de s'enfoncer dans le mur. Contrairement à ce qu'il espérait, il ne se retrouva pas dans la rue, mais au pied d'un grand escalier. Il le monta et se trouva dans un long couloir, orné de nombreuses œuvres d'art. Il s'attarda quelques instants à les examiner, mais son but premier était de trouver

une sortie, car il commençait à avoir faim. Un léger fumet montait du rez-de-chaussée. Il ne put y résister et, négligeant toute prudence, redescendit et entra dans la pièce d'où s'échappait une si bonne odeur.

Monsieur Dutilleul venait d'entrer dans une salle à manger, vide encore, mais où la table était mise et le dîner servi. Il la traversa rapidement, de peur d'être vu, et se retrouva dans un jardin, plein de fleurs magnifiques. Il ne les remarqua même pas, obsédé par une idée fixe : sortir de ce labyrinthe et retourner chez lui. Après avoir en vain cherché à s'orienter, il décida de quitter cet endroit par n'importe quel moyen. A sa droite se dressait un grand mur. Il y courut et le traversa, arrivant la tête la première dans les bras d'un monsieur juste un peu enveloppé, qui le renvoya sans douceur sur le trottoir. Il mit un certain temps à retrouver son binocle, et put enfin examiner l'endroit où il avait échoué.

C'était une petite ruelle sale et humide. Comme il avait de plus en plus faim, il se leva et commença à marcher, ne voulant pour rien au monde traverser un mur une nouvelle fois. Il erra longtemps, pour se retrouver finalement, Dieu sait comment, en face de chez lui !

En fonction de quoi il décida qu'il était peut-être très pratique de passer à travers les murs, mais que parfois il valait mieux éviter de se servir de ce don, car il pouvait apporter quelques inconvénients.

### **Mathilde Théobald, collègue Saint-Dominique du Pecq, 3<sup>e</sup> au classement général**

Dutilleul jusque là était un homme ordinaire et simple et il essayait de le rester. Mais le diable, apprenant son talent, vint sournoisement le tenter : « Tu sais passer à travers les murs, pourquoi ne pas aller chez ton voisin et lui prendre quelques économies ? » dit-il en ricanant. « Pourquoi ? Mais parce que ce n'est pas bien de voler et ce sont les siennes ! » assurait courageusement Dutilleul.

Un jour, épuisé par une journée surchargée, il pensait au délice de se coucher après une bonne soupe. Malheureusement, ce jour était celui où il recevait les factures.

Le diable le sentant à bout l'attaqua de nouveau : « Vois-tu dans ce journal, on parle d'un chargement d'or à la banque. Pourquoi ne pas profiter d'une si bonne occasion ? Et puis, tu n'as presque plus de fonds et tu seras ruiné en payant ces factures. Allez, il n'y a pas de mal à cela et cet argent appartient à tout le monde s'il est à la banque ! » Dutilleul, épuisé et exaspéré, ne le nia pas. Le diable lui enfila son pardessus, lui enfonça son chapeau sur les yeux, et l'entraîna à la banque en passant par de petites ruelles peu fréquentées, mal éclairées et où personne ne connaissait Dutilleul.

Lorsqu'ils entrèrent dans la salle où se trouvaient les coffres, Dutilleul se ressaisit quelque peu : « Mais que suis-je en train de faire ? Moi, un homme honnête ! » pensait-il. Malheureusement, le diable qui savait lire dans les pensées rendormit sa conscience en lui répétant d'un ton doux : « Voyons, tu penses voler ? Mais non, puisque l'argent qui se trouve dans la banque appartient à tout le monde ! »

Et il remplit les poches du pardessus de Dutilleul en ajoutant des paroles rassurantes. Ayant presque craqué les poches du pardessus, du pantalon et de la veste avec des billets, il en compressa dans le chapeau, dans le col et dans les chaussures en disant qu'il fallait souffrir en marchant désagréablement et en craquant ses habits pour être riche. Il était en train de sortir par le mur lorsque Dutilleul s'aperçut que les billets, eux, ne pouvaient traverser les objets aussi facilement que lui et le diable. Alors il ôta tous les billets en hâte sans écouter les protestations du diable et repartit vers sa maison par les rues les plus fréquentées. Il se coucha et s'endormit d'un sommeil réparateur.

Le lendemain, un coup de sonnette le réveilla : c'était un petit garçon qui devait lui remettre une lettre : « Un monsieur très bien habillé, très beau et très jeune m'a souri, alors que je jouais aux billes et m'a donné cette lettre pour vous en me disant que c'était très important. » Dutilleul lui donna une pièce, ouvrit l'enveloppe

alors que l'enfant partait et en resta bouche bée : elle contenait cinquante billets de mille francs et une lettre sur laquelle on pouvait lire : « Dutilleul, voici de l'argent pour ton courage et pour finir tes jours pas trop pauvrement. Le Bon Dieu. »

Depuis, Dutilleul est un homme qu'on connaît pour sa générosité envers les œuvres de charité, mais sous le nom de Dressier car, dans sa jeunesse, il aimait une Mlle Dressière et, ainsi, il pense souvent à elle. Il continue cependant une vie simple et heureuse sous le nom de Dutilleul.

**Pol Lecerf, collègue Saint-Dominique du Pecq, 6<sup>e</sup> au classement général,  
avec un coup de cœur unanime du Jury**

Ayant constaté la réalité de ses pouvoirs, il en fut tout retourné, cet excellent monsieur Dutilleul. Quoi, il serait un... fantôme ? Notre homme faillit fuir devant lui-même en prononçant ces mots. Non, ce n'était pas possible : il n'était pas mort, mais au contraire bien vivant : la peur qui lui avait un instant noué l'estomac en était la preuve évidente. Alors notre homme réfléchit. Lui, André Gérard Onésime Dutilleul, serait-il par hasard doué de pouvoirs spéciaux ? Il n'avait jamais vraiment cru au surnaturel, mais alors là... que penser !? Non, décidément, il valait mieux ne pas penser. Après cette profonde réflexion, Dutilleul tendit la main vers la cafetière... et sa main passa à travers ! C'en était trop. Sa petite vie de fonctionnaire était révolue. Un cauchemar commençait. Il sentit l'affolement s'emparer de lui...

... Alors Dutilleul se mit à courir, courir comme un fou, et il n'était pas loin de l'être, ce jour-là. Il courait, courait, courait sans s'arrêter. D'ailleurs, qu'est-ce qui l'arrêterait ? Il passait à travers les murs comme on passe à travers un jet d'eau. Il traversa (c'est le cas de le dire !) toute la ville, sans s'arrêter, comme s'il était poursuivi par tous les démons de l'enfer. Soudain, l'espace d'un instant, Dutilleul retrouva le sens du toucher. Moment merveilleux ! Il s'assit sur un banc. Il pensa que, sans doute, il n'était immatériel que dans l'obscurité et que le bon soleil du matin avait fait disparaître cette encombrante faculté. L'avenir devait lui donner raison : il lui suffisait de cligner des yeux une fois ou deux pour passer d'un état à l'autre.

Dutilleul se détendit. Ahhh... ! Comme il goûtait ce repos bien heureux après la course folle ! On n'entendait dans le jardin public que le chant des petits oiseaux, surveillés par le regard sévère des statues du parc qui leur offraient un excellent perchoir. Oh ! Ce que ce pouvait être bon ! André Dutilleul tourna la tête. Non, décidément, ces aventures n'étaient pas de son goût. Le soleil, avant de se cacher, lui apparut alors et, afin de s'habituer à la lumière, comme il l'avait fait pour s'habituer à l'obscurité lors de la panne, Dutilleul cligna instinctivement des yeux. A nouveau, le cauchemar recommençait : notre homme se retrouva assis par terre, passé tout simplement à travers le banc ! Finis, les gazouillis des oiseaux ! Finis, les moments de repos au jardin public ! Prestement, André cligna des yeux. Cela ne marchait plus ! Ses yeux n'avaient plus à s'habituer à quoi que ce soit : le soleil était déjà haut dans le ciel, impossible de trouver le moindre coin d'ombre !

Sachant qu'il n'y avait rien à faire avant la nuit, Dutilleul se mit tristement en route. Ah, il avait vraiment toutes les malchances ! Ce don merveilleux s'était transformé en malédiction, et de plus, le voilà Gros-Jean comme devant, avec, en prime, une faim et une soif terribles ! Rien ! Pas un brin d'herbe, ni une goutte d'eau. Ah si ! Voilà une marchande des quatre saisons ! Oh, les beaux fruits ! Juteux ! Délicieux...

Mais impossible de saisir la moindre pomme, le moindre fruit ! Sa main passait à travers. Affolée, la bonne marchande s'enfuit à toutes jambes, en criant que les diables étaient sur la Terre. « Quand je pense qu'on nous a fait toute une histoire avec Tantale et ses fruits ! », grogna Dutilleul. Mais alors, tout devint sombre. La nuit n'était pas loin, mais subitement, il se retrouva au centre d'un désert pierreux aride et ensoleillé. La soif se fit plus intense, la faim plus tenace... Il allait s'écrouler quand tout se brouilla, la sensation d'exister revint, et Dutilleul se réveilla.

Quoi ! Ce n'était qu'un rêve ?! Plutôt un cauchemar, mais c'était tellement réel ! Dutilleul fut presque déçu. Tout de même, bien utilisé, un don pareil ! Ce pouvoir étrange le ferait longtemps rêver, mais en attendant...

Sous le pseudonyme de Marcel Aymé, Dutilleul écrivit un livre sur son « aventure » qui connut un grand succès. Intitulé *Le Passe Muraille*, il commençait ainsi : « Il y avait à Montmartre, au troisième étage du 75 bis de la rue d'Orchampt, un excellent homme nommé Dutilleul qui possédait le don singulier de passer à travers les murs... »

**Maÿlis Magon de la Villehuchet, Institution Saint-Dominique de la Baffe,  
13<sup>e</sup> au classement général, avec un coup de cœur du Jury**

Dutilleul décida d'absorber un calmant pour faire cesser ses hallucinations. Puis une idée sournoise se glissa dans son esprit échauffé : « Et pourquoi ne réessaierais-tu pas ? Cela ne coûte rien. »

Lentement, l'idée fit son chemin et l'homme se trouva confronté à l'envie folle de réessayer. Il se mit face au mur de sa salle de séjour puis, fermant les yeux et ayant la certitude de se cogner, il fit un grand pas en avant. Quand il rouvrit les yeux, il se trouvait dans la cuisine. Un peu étourdi mais bien en vie ! Son veston n'avait pas souffert dans la traversée et son pantalon était resté fidèle à lui-même, toujours un peu blanchi aux genoux. Il ouvrit la porte de la cuisine et revint dans le salon. Il tomba, plutôt qu'il ne s'assit dans un fauteuil. Pressant sa tête entre ses mains, il tâcha de remettre ses idées en place.

- Ce dont j'ai besoin, c'est un bon bol d'air frais, dit-il tout haut comme s'il s'adressait à la pendulette sur la cheminée. Il remit son manteau et descendit l'escalier marche après marche. Il salua Mme Yolande, la concierge, puis, perdu dans ses pensées, il franchit la porte sans même l'ouvrir. Mme Yolande, les yeux écarquillés de stupeur, rentra précipitamment dans sa loge pour se servir un verre de cognac. Écartant doucement les rideaux de dentelle, elle observa M. Dutilleul. Elle vit celui-ci prendre le funiculaire qui menait à la basilique. Puis, finissant son verre d'un seul trait, se dit que si elle voyait des choses pareilles, c'était que la mort n'était plus bien loin.

Tandis que Mme Yolande ruminait ces idées noires, M. Dutilleul, lui, continuait son chemin sans se rendre compte du ciel bleu qui l'entourait, des pittoresques rues qu'il parcourait. Respirant à pleins poumons, il s'assit finalement sur un banc et réfléchit longuement. Tout cela n'était-il pas un rêve un peu fou ?

- Il faudrait que j'aie dormi un bon coup, songea-t-il en regardant les douces couleurs du crépuscule s'étagé sur les toits des maisons.

Reprenant le chemin du retour d'un pas allègre, il pensa qu'après un bon somme, tout irait mieux. Il réclama son repas froid à Mme Yolande et surprit un regard soupçonneux sur ses vêtements un peu poudreux. Il ne se coucha qu'après s'être répété cent fois que tout irait mieux demain.

Le lendemain, en se rendant à son travail ennuyeux – fonctionnaire, cela n'a rien de réjouissant ! -, il se prit à espérer la présence de la jolie Mlle Sophie, secrétaire aimée de tous et de lui en particulier. Mais non, dommage, elle n'était pas là. Il ne trouva en entrant que des visages moroses et ennuyés et pas le lumineux sourire qu'il escomptait.

- La journée commence mal, pensa-t-il en s'asseyant derrière son bureau poussiéreux.

Soudain, l'homme placé devant lui, qui se nommait Bonnard, prit la parole :

- Dis donc, avez-vous lu le journal ce matin On y parle d'une drôle d'affaire, ajouta-t-il d'un ton qui se voulait mystérieux.

- Non, raconte donc ! s'écrièrent deux ou trois voix.

- Voici : on y parle d'un homme qui a le don de traverser les murs !

Dutilleul pâlit. Trop cher pour son maigre budget, il n'achetait pas le journal quotidiennement. Cette nouvelle lui porta un coup au cœur.

- Serait-ce possible que... ? Non, il s'agit d'un autre que moi ! Et pourtant...

Mû par une impulsion soudaine, il se leva rapidement et quitta la pièce en jetant rapidement :

- Vous m'excuserez auprès du patron. J'ai une course urgente !

Il s'imaginait très facilement la figure interloquée de ses confrères. Il allait être grondé le lendemain. Peu importait pour le moment, il allait tenter une nouvelle expérience !

Choisissant une ruelle déserte, il se fabriqua un parcours en alignant les poubelles, les vieilles caisses et planches empilées. Il franchit tout cela en marchant à grands pas. Rien à faire, il n'y avait vraiment rien à faire ! Tristement, il rentra chez lui.

- Je ne suis pas un homme normal, songea-t-il. Il décida de consulter un grand spécialiste. Celui-ci le présenta au monde comme un héros. Dutilleul était émerveillé. Lui, Dutilleul, il allait être célèbre ! Il mit ce don au service de l'humanité et devint justicier, attendant les voleurs et les capturant.

-

## **Blanche David de Beauregard, Institution Saint-Dominique de la Baffe 14<sup>e</sup> au classement général**

Dutilleul venait de s'apercevoir de son pouvoir. Il était chez lui, ressassant ce qu'il venait d'apprendre. Sa vie reprit son cours habituel. Toutefois, Dutilleul repensait souvent à ce don, tout en ne sachant pas trop quoi en faire. Il se posait une grande question : « Pourquoi ai-je ce pouvoir et, surtout, pourquoi est-ce moi qui le possède ? » Un jour, il eut la réponse tant désirée.

Cette journée s'achevait comme les autres, paisible et monotone. Dutilleul, après son travail, rentra chez lui, mit ses pantoufles et s'assit confortablement dans un fauteuil, le journal à la main. Parfois, sa solitude lui pesait, il ressentait le besoin d'une femme parlant avec lui, l'entourant de soins ; ce soir, cette solitude l'envahit plus encore qu'à l'accoutumée. Soudain, il perçut une cavalcade dans les escaliers. Ce bruit le tira de sa triste rêverie. Il courut, ouvrit sa porte et dévisagea une troupe de pompiers, qui montaient à l'étage supérieur au sien. Curieusement, il suivit les pompiers. Arrivé en haut, il demanda avec stupeur quelle était la raison de leur venue ici. « La cuisine de cette veuve a pris feu, elle a réussi à nous appeler avant de s'évanouir, mais elle n'a pu ni sortir ni ouvrir la porte ! »

Dutilleul huma l'air : pris dans sa rêverie puis dans son étonnement, il n'avait pas perçu l'odeur âcre de brûlé qui lui parvenait maintenant. Tous les pompiers regardaient avec consternation l'énorme porte en chêne massif : ils ne pourraient pas l'ébranler, même en y mettant toutes leurs forces et elle était fermée à clé. Bien sûr, la serrure ne pouvait être crochétée car la clé se trouvait sur la serrure intérieure. Dutilleul tourna la tête vers les pompiers, vit leurs figures renfrognées ; il détourna son regard vers la porte et comprit. Alors, il leur dit : « Restez là, je vais la chercher ! » Il s'élança sur la porte et, renouvelant son prodige, se trouva de l'autre côté de la porte. La fumée lui prit la gorge, pénétra sa tête, des picotements ravagèrent ses yeux ; il pleura, chancela mais se reprit le plus vite qu'il le put. Mettant sa veste sur son nez et sa bouche, il reprit possession de lui-même et entendit un très faible gémissement. Il s'approcha de l'endroit d'où le son venait et buta sur un corps. Il se pencha et chercha à écouter le cœur de la femme : il battait, faiblement, mais il battait. Avec agilité, il prit le corps presque sans vie et retrouva la porte qu'il ouvrit, car la femme ne possédait pas son don. Quand il eut atteint le palier, les pompiers le regardèrent, abasourdis, mais, ne perdant pas une seconde, entrèrent et réussirent rapidement à maîtriser les flammes. Pendant ce temps, deux pompiers saisirent la femme pour lui administrer les premiers soins tandis qu'un troisième tamponnait les yeux abimés de Dutilleul. La seule chose

que Dutilleul put apercevoir de la femme, qui, lui dit-on, avait une quarantaine d'années, fut une cascade de boucles brunes car, déjà, les pompiers l'emmenaient à l'hôpital.

Dutilleul, après son acte héroïque, rentra chez lui, comme une personne n'ayant rien accompli d'extraordinaire, reprenant son rythme de vie habituel. Mais un jour, alors qu'il se reposait tranquillement chez lui, quelqu'un sonna. Il ouvrit et vit dans l'embrasure de la porte la femme qu'il appelait en lui-même « la femme aux boucles brunes », venue, pâle d'émotion mais souriante, pour le remercier : elle sortait de l'hôpital, remise de son accident.

**Agnès Bienvenu, élève scolarisée à la maison  
15<sup>e</sup> au classement général, avec un coup de cœur du Jury**

Dutilleul était un homme sérieux. Il ne lui serait jamais venu l'idée, par exemple, d'utiliser son pouvoir pour les spectacles de cabaret. Mener une vie luxueuse grâce à lui ne l'effleura même pas, de même qu'il ne s'en serait jamais vanté. Lorsqu'il découvrit son don, il ne bondit pas de joie, ne s'enorgueillit pas le moins du monde, se contentant de hausser les épaules. Qu'est-ce qui changerait désormais ? Dutilleul serait toujours Dutilleul, quarante-trois ans, célibataire, résidant au 75 bis de la rue d'Orchamp.

L'excellent homme se prépara un dîner le plus naturellement du monde. L'électricité revenue, il alluma sa petite lampe, retira son binocle, puis s'assit et réfléchit longuement. La soupe commença à bouillir. Il se leva et se mit à table. Sa décision était prise : personne ne saurait qu'il possédait ce pouvoir inattendu ; et, pour plus de sécurité, il ne l'utiliserait jamais.

Deux ans ont passé depuis ce mémorable épisode. Nous voici donc en 1942. Sous l'Occupation, le ministère est contrôlé, les informations filtrées, la presse censurée. Les Allemands surveillent tout.

Mais Dutilleul, qu'est-il devenu ? Notre brave homme continue bon gré, mal gré, son travail au ministère de l'Enregistrement. Certes, il lui arrive de verser une larme quand il voit de sa fenêtre le défilé des soldats ou lorsqu'il aperçoit dans la rue une nuée d'étoiles en plein jour. Mais que faire ? Un an passa sans qu'il ne trouve de réponse à sa question.

« Et si j'entrais dans la Résistance ? » se demanda-t-il un matin. Le vœu de Dutilleul s'accomplit rapidement. Il s'engagea dans le réseau des Faucons, dont le chef se nommait Valbert, et devint bientôt un résistant accompli, admiré et écouté en toutes circonstances. Ses idées se révélaient excellentes, ses suppositions fondées, ses conseils pertinents. Oui, vraiment, Dutilleul faisait merveille.

Mais un jour, la police fit une descente au local des Faucons. Nos rapaces furent tous capturés sans exception. Dutilleul aussi.

Après avoir été fouillés et interrogés – en vain –, les résistants furent enfermés dans une grande cellule de prison en attendant de subir un nouvel interrogatoire. Chacun se lamentait, y compris Valbert, à la perspective de ce qui les attendait probablement. Personne ne peut être indifférent, surtout lorsqu'on a femme et enfants, voisins ou amis. Dutilleul décida alors de se servir de ce don qu'il avait la chance de posséder.

Quand tous furent endormis, il sortit en traversant la porte. Passant de mur en mur pour éviter les policiers et les gardiens, il réussit à trouver une matraque. Tout se passa alors si vite que même Dutilleul ne sut jamais ce qui s'était réellement produit. Un gardien entra dans la pièce, vit le prisonnier, cria « Au secours ! » et fut assommé d'un redoutable coup de matraque. Puis le Faucon prit dans sa poche les clés de la prison et se dirigea vers sa cellule. Il libéra un à un ses hommes tout à fait réveillés par le cri de l'homme assommé.

Mais un cri qui réveille quinze hommes endormis alerte aussi le reste de la prison... Tout le monde se précipita vers le lieu de l'« accident ». Les Faucons avaient la voie libre. Quand, dix minutes plus tard, l'on constata avec fureur la disparition de quinze prisonniers, ceux-ci étaient déjà loin.

Personne ne comprit jamais rien à cette libération inexplicable. Les Faucons se gardèrent bien de poser des questions. Ils étaient libres et le reste importait peu. Quant au pauvre gardien, il reçut un jour un petit mot de Dutilleul : « Cher monsieur, Je suis désolé de la bosse que je vous ai imposée. Mais gardez bien mon secret, vous qui savez. Je ne vous remercierais jamais assez. » Le brave homme crut que le ciel lui tombait sur la tête. Il marcha à reculons vers la porte ; mais bientôt, il hurla d'épouvante.

Il était passé dans la pièce voisine.